

Comment Casanova serait-il perçu en 2025 ?



Trois cents ans après sa naissance, le séducteur italien fascine toujours autant.

Tribune de Genève

ALEXANDRE LANZ

Casanova rencontre Henriette à Avignon, en France, autour de 1750. Ils ont entre 25 et 27 ans. Il est fasciné par la liberté et l'art du travestissement de la musicienne. Après quatre mois d'une passion dévorante, les deux amants se quittent à Genève, en plein hiver. Sur le carreau de la fenêtre de la chambre d'hôtel des Balances, elle écrit en lettres givrées : « Tu oublieras aussi Henriette. » Casanova a le cœur brisé.

Giacomo Casanova aurait eu 300 ans cette année. Le Musée d'art et d'histoire de Genève saute sur l'occasion de cet anniversaire pour lui consacrer, jusqu'au 1^{er} février 2026, une exposition au titre savoureux : *Casanova, un libertin chez Calvin*.

Le libertinage, ça fonctionne à chaque époque. Comme Jésus-Christ et Marie-Antoinette dans des registres et pour des raisons totalement différentes, la figure de Casanova traverse les siècles sans jamais perdre de son charme explosif. Bien avant que le concept ne soit récupéré par la pop culture et le marketing, le légendaire enjôleur avait compris ce qui fait tourner le monde : le sexe et l'argent. Durablement installé sur son socle d'insatiable séducteur et sans que son grand front ne prenne une ride, le Vénitien incarne le mâle auquel aucune femme ne résiste.

Mais était-il réellement ce collectionneur compulsif ? Quel regard porterait-il sur la société en 2025 ? Surtout, quel jugement lui réserverait la société de nos jours ? Autant de questions aussi amusantes qu'intéressantes. Si ses écrits démontrent son tempérament excessif et romanesque, Casanova est libertin autant dans le plaisir physique qu'au sens intellectuel.

Les pires spécimens de notre époque

Pour commencer, croisons son siècle – le XVIII^e – avec notre ère, par souci d'équité. Les années 2010 et 2020 sont marquées par la mise à néant d'hommes célèbres aux comportements violents et abusifs envers les femmes. Au milieu de ce chaos ambiant, à mesure que se déconstruit – non sans bras de fer – la société patriarcale, la question du consen-



Heath Ledger dans la peau de Casanova devant la caméra de Lasse Hallström en 2005. © TOUCHSTONE PICTURES.

tement surgit comme un cri dans la nuit.

Le monstrueux Harvey Weinstein a contribué à populariser le mouvement #MeToo en 2017. D'autres sombres affaires ont rencontré un écho retentissant dans les médias, les plus tristement célèbres étant celles de Gérard Depardieu, P. Diddy et Jeffrey Epstein. Récemment, le documentaire Netflix questionnant la rhétorique des médias à l'époque du meurtre de Marie Trintignant en 2003 montrait sans détour le vrai visage de Bertrand Cantat.

Bonne nouvelle pour Casanova et son fan-club : il ne jouait pas dans la même cour. Commissaire de l'exposition genevoise, Corinne Borel connaît bien son sujet : elle a lu *Histoire de ma vie*, les mémoires de l'extravagant vénitien. « Casanova est très loin de ce genre de prédateurs », révisait-elle aussitôt. « Ce qu'on lui reproche est, en réalité, le procès du XVIII^e, lorsque l'indéfinissable était encore souvent fantasmé, comme l'inceste et les très jeunes filles. C'est un peu une boutade, mais on pourrait lui attribuer l'invention du consentement. Je dirais même que le simple consentement ne lui suffit pas : il est en quête du consentement enthousiaste, il veut être aimé et désiré. Sentimental avant tout, le plaisir de l'amour sans amour n'a pas d'intérêt à ses yeux, et il respecte les femmes. »

Baucoup de femmes et quelques hommes

Message reçu : pour éviter tout amalgame, on balaye les pires spécimens du XXI^e siècle d'un revers de manche. Mais ne serait-il tout de même pas traité de tchatcheur, avec ses beaux discours de nos jours ? Corinne Borel et Noémie Rochat Nogales – chercheuse en histoire de la littérature à l'Université de Lausanne ayant consacré sa thèse à l'un de ses



Ce qu'on lui reproche est, en réalité, le procès du XVIII^e, lorsque l'indéfinissable était encore souvent fantasmé, comme l'inceste et les très jeunes filles

Corinne Borel
Commissaire de l'expo genevoise



écrits, *Icosameron* (1787) – rappellent que Casanova accorde autant d'importance à son propre plaisir sexuel qu'à celui de ses partenaires, majoritairement des femmes, même s'il ne se cache pas de quelques aventures homosexuelles.

Sacré Casanova ! Pour un peu, on dirait de lui qu'il est un homme bien sous tous rapports. Car ce tombeur n'hésitait pas non plus à se montrer sous son jour le plus vulnérable. A l'opposé des masculinistes qui tiennent le crachoir sur les réseaux sociaux.

La commissaire de l'exposition souligne d'ailleurs le fait que dans une ère de grande prudence, Casanova savait comment fonctionner un clitoris et l'écrit très clairement dans son autobiographie romancée. « Il ne se fait pas passer pour un Superman du sexe », souligne Corinne Borel. « Quand il a des pannes d'érection, il le dit. Très lucide, il n'est pas vantard sur ses performances, dans ses mémoires. Au fil du temps, ça fonctionne moins bien, il plaît moins aussi. Sa sincérité le rend assez sympathique. La femme aimée est l'objet de tous ses soins, il la couvre de cadeaux. Je me souviens d'un passage du livre dans lequel il parle des prostituées. Il dit : "Une bonne prostituée vous fait croire qu'elle vous aime." Donc, même dans des relations tarifées, il souhaite quand même que la personne soit consentante et qu'elle ait envie. »

Le transfuge de classe

A l'opposé de la figure fictive de Don Juan à qui il est souvent comparé, Casanova est un amoureux qui ne considère pas la femme aimée comme un objet ou une trophée. Aussi solaire que son (presque) contemporain parisien Donatien Alphonse François de Sade – plus connu sous le nom de marquis de Sade – est sombre et érige les douleurs phy-

siques infligées comme autant de délices à ses esclaves sexuelles qu'il domine, Casanova est plutôt l'ancêtre du stéréotype de l'*italian lover*.

Le transfuge de classe est une autre thématique transversale entre Casanova et notre temps. Né fils d'un comédien et d'une fille de cordonnier le 2 avril 1725 à Venise, il cherche depuis son plus jeune âge à s'intégrer dans la haute société. Il en apprend les codes vestimentaires. Grand narrateur, l'aventurier voyageur est même considéré comme une icône de style. Ses récits et ses accoutrements soignés contribuent largement à son aura séductrice. Cultivé, il connaît les étoffes et les motifs. « Pour lui, l'habit fait le moine », affirme la commissaire de l'exposition. Tabatières, objets précieux, bijoux... Il aime les appareils et en a besoin pour s'introduire dans la bonne société.

Noémie Rochat Nogales relève un aspect important de sa personnalité : son humour et sa capacité d'autodérision. Un trait de caractère qui s'avère quasi salvateur au moment d'écrire ses mémoires lorsqu'il est âgé. Bibliothécaire dans un château de Bohême en République tchèque, il s'ennuie en retrait de l'Europe des Lumières. C'est dans ce contexte de repères disparus et de splendeur écroulée après la Révolution française qu'il sublime la fin de sa vie en embellissant le passé. C'est d'ailleurs dans ce château qu'il mourra.

« Cette double dimension du plaisir du corps et de l'esprit est très présente chez Casanova tout au long de son existence », précise la scientifique. « Il parle plusieurs langues, traduit le grec, écrit en français. Ce passionné au savoir encyclopédique s'intéresse à la philosophie, aux mathématiques, à la médecine. Son roman *Icosameron* est considéré par certains comme une forme de précurseur de la science-fiction. »

Un écho sans cesse renouvelé dans la pop culture

L'image du libertin vénitien trouve un écho retentissant et sans cesse renouvelé dans la pop culture. L'interprétation la plus marquante au cinéma demeure à ce jour celle de Donald Sutherland dans le *Casanova di Fellini* (1976) de Federico Fellini. Comme le titre l'indique, le film campe une version très personnelle du réalisateur italien, à la fois fascinante et effrayante. Un Casanova d'humeur sombre.

Au cinéma, nombreux sont les acteurs qui se sont glissés avec délices dans sa peau. En 1977, Tony Curtis en profite pour dévoiler sa plastique de rêve aux côtés d'une Marisa Berenson sculpturale, dans *Treize femmes pour Casanova* de Franz Antel. Avant cela, Marcello Mastroianni, l'acteur fétiche de Federico Fellini, incarné Andrea, un officier de l'Otan très inspiré de l'homme de lettres

italien, qui tombe systématiquement amoureux des femmes qu'il rencontre, dans *Casanova 70* (1965) sous la direction de Mario Monicelli. A la question « Qui incarnerait un Casanova contemporain ? », Corinne Borel, commissaire de l'expo genevoise, réfléchit, avant de s'exclamer : « Décomplexé, gai et drôle, ce serait Marcello Mastroianni ! Le type qui séduit un peu malgré lui. » Dans le *Casanova* réalisé

par Simon Langton pour la télévision en 1987, le fantasme des mamans des années 80, Richard Chamberlain, joue la carte de l'ensorceleur de ces dames, flanqué de la sublime Faye Dunaway. Enfin, le regretté Heath Ledger (inoubliable Joker) y allait de son interprétation féline sous la direction de Lasse Hallström en 2005. Il n'y a pas que le cinéma qui lui fait les yeux doux : la musique n'est pas en reste. Après le

très kitsch *Casanova baciati* de Petula Clark en 1963, le duo électropop anglais Pet Shop Boys lui rend hommage dans *Casanova in Hell* en 2006. Plus récemment, l'enfant chéri de la pop *made in Switzerland*, Nemo, sortait en avril 2025 le single *Casanova*, premier extrait du premier album *Arthouse* du gagnant de l'Eurovision 2024, dont la sortie est prévue le 10 octobre prochain.

AL.LZ

ABONNÉS



Sur notre site, les bandes-annonces de films et les clips de musiques évoqués ci-contre.